

## Prologue

Le temps venu nous a rassemblés ici. Nous intervenons sans promettre un discours développé et ambitieux car en cette matière, nous sommes bien limités. Mais nous avons décidé de suivre une coutume ancestrale, que la nécessité a fait trouver. Il faut donc nous pardonner si notre discours ne paraît pas tout brillant des emphases profanes, et soucieux de s'enjoliver grâce aux vanités de la rhétorique. Car je ne saurais du tout me parer de renom en ces matières, et je dirais plutôt que cela conviendrait mieux à ces professeurs compétents et savants.

## SEIZIÈME FESTALE

1. La Loi donnait pour consigne aux de la fête anciens d'accomplir les fêtes qui étaient encore en figures et comme en ombres. Il était indispensable de leur accorder le soin qui convenait et la négligence en cette matière était une faute passible d'accusation et de punition; on l'apprenait clairement en entendant le Dieu de l'univers dire par la voix de Zacharie : «Viendra un temps où celui qui ne monte pas célébrer la fête des Tentes, cette vie-là sera supprimée de son peuple.» En effet, alors qu'il faut être dans la joie pour des fêtes aussi vénérables, prescrites à fort juste titre, pourquoi ferait-on peu de cas de leur observance ? Quand il s'agit d'événements singuliers, jouissant d'une noble renommée, celui qui voudrait avoir l'audace de les mépriser, attribuant une victoire à l'hésitation et aux divisions, serait saintement dénoncé, et accusé non sans fondement. Prescrivait donc, pour ainsi dire, un chemin bien tracé, nous ferons nous-mêmes la proclamation, en nous souvenant de celui qui disait : «Prêtres, écoutez, et témoignez auprès de la maison d'Israël, dit le Seigneur tout puissant.» Il conviendrait donc que nous aussi, nous nous appuyions sur les élans les plus élevés et chassions l'immodération en la mettant au dernier degré de la honte, pour nous hâter d'accomplir les prescriptions de la Loi.

Car voici longtemps, le Dieu de l'univers indiquait à Moïse l'inspiré le temps de notre sainte fête et la manière dont nous pourrions la célébrer saintement et sans reproche; il le montrait comme en figure par les paroles qu'il lui adressait : «J'ai dit : Que les fils d'Israël fassent la Pâque à son heure, le quatorzième jour du premier mois au soir; tu la feras au temps voulu selon sa loi, et selon son jugement tu la feras.» Et nous qui sommes soumis aux saintes liturgies, il nous faut en faire une proclamation éclatante et perçante, en criant à ceux qui ont été justifiés dans le Christ : «Venez, montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob.» Là, nous accomplirons la fête très pure, et remplis de la joie d'en haut nous glorifierons le Sauveur de l'univers, disant cette parole prophétique : «Que mon âme soit dans l'allégresse à cause du Seigneur ! Car il m'a revêtu du vêtement de salut et de la tunique de joie.»

Mais voici, je crois, ce qui serait un grand sujet de honte : que les commerçants cèdent à l'attrait de vils gains et y prennent du plaisir; qu'ils leur accordent le soin Je plus profitable en y passant le plus clair de leur temps, et les rassemblent non sans efforts; que les agriculteurs, de leur côté, s'enorgueillissent de leurs champs quand ils les voient lourds de beaux fruits; et que nous en revanche, dont les gains dépassent de beaucoup ceux de la terre, ou plutôt leur sont incomparablement supérieurs, nous ne les trouvons pas dignes de tout notre discours et source d'une joie arrivée à son comble ! De fait, les affaires des commerçants, si elles se passent selon les vœux de ceux qui peinent, ne sauraient exciter l'admiration de ceux qui ont choisi la meilleure vie; et quand les agriculteurs réussissent avec adresse, il leur appartiendra de jouir avec mesure, non pas de ce qui leur servirait à rester hors du malheur, c'est-à-dire à pouvoir désormais surmonter la force de la mort et de la corruption, mais de ce qui leur donne le nécessaire pour vivre et subvenir en temps utile aux besoins du corps. Tandis que ce qui a été préparé pour les saints dépasse toute intelligence. «Car leur espérance est pleine d'immortalité,» selon ce qui est écrit.

Quel est donc le temps où il convient d'accomplir la Pâque, et comment cela se fait, nous l'avons dit clairement. En effet, il a ordonné de le faire selon sa loi le quatorzième jour du premier mois au soir, au temps voulu. Je pense qu'il faut classer habilement chacune des prescriptions, et les soumettre au meilleur examen, en mettant toute sa hâte à rechercher pourquoi le législateur a dit qu'il fallait que ce soit au printemps, et au premier mois. Je pense qu'il ne serait pas sans profit de dire les subtilités qu'il y a là. C'est, je crois, précisément ce que Dieu a dit par la voix du prophète : «Cherche en cherchant, et habite auprès de moi.» Car il convient d'essayer d'interroger autant qu'il est possible ce qui est écrit en posant les bonnes questions : la sainte Écriture nous l'a indiqué; elle nous enjoint en tout cas de ne pas nous écarter volontiers de la justesse des pensées, en disant : «Habite auprès de moi.» Car toute justesse est avec Dieu, auprès de lui et issue de lui.

2. C'est donc le temps du printemps qui peut convenir mieux que et le printemps tous les autres à la Pâque, car il dessine comme sur un tableau, par les événements qui s'y produisent, le sens des hauts faits du Christ. Il se lève en effet en réchauffant la terre des rayons purs et très doux du soleil; et c'est comme s'il disait aux assauts de l'hiver : Laissez, laissez désormais monts et vallons s'embellir de forêts aux beaux troncs, et les plaines dénudées fleurir de gazon tendre et neuf. Que le lis à présent donne grâce aux prairies, que les plus parfumées des fleurs s'épanouissent dans les jardins, que l'abeille elle-même s'éloigne des ruches et bourdonne dans les champs, sans être tourmentée par des vents ravageurs, sans que la pluie s'abatte et détourne son vol. Car leurs ailes ténues ne savent pas peiner. Qu'on laisse maintenant sortir les troupeaux des étables, et qu'enfin les agneaux, trépignant au tou~ de leurs mères sur leurs pattes délicates et tout juste poussées, ornent de leur danse la pelouse multicolore. Que l'homme de l'art aiguise désormais sa serpe pour les vignes.

Et si notre discours prête à ces temps-là une voix comme la nôtre, que personne ne nous le reproche : cela aussi, nous l'avons appris des Écritures sacrées. Voici le psalmiste inspiré qui dit : «Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament annonce l'oeuvre de ses mains. Le jour au jour rugit la parole, et la nuit à la nuit annoncera la connaissance.» Le prophète Isaïe a concédé lui aussi que les mers savaient très bien parler et semblaient rugir pour ainsi dire un véritable discours. Car il a dit ceci : «Rougis, Sidon, a dit la mer; et la puissance de la mer a dit : Je n'enfantais pas et je n'ai pas engendré, je n'ai pas élevé des jeunes gens ni nourri des jeunes filles.» Nous ne disons évidemment pas que les temps ou la mer ont la parole : ce serait une sottise et rien d'autre. Mais dans notre ardeur à pourchasser l'agréable et le nécessaire pour le profit des auditeurs, nous couronnons de l'usage de la parole même ce qui en est par nature démuné. Et bien donc, juste comme il convient, apportons le sens de ces pensées et montrons, par les bienfaits qui nous viennent du printemps, tous les hauts faits qui se produisent par la venue de notre Sauveur. Observons, presque dessinée dans le sensible, la beauté de la grâce divine.

3. Tout était la proie de l'ombre et des ténèbres; et comme un morne hiver le dragon à plusieurs têtes, Satan, avait envahi si l'on peut dire tout ce qui est sous le ciel. Refroidissant jusqu'à la mort chaque intelligence, il rendait tous les habitants de la terre désireux de se conduire avec impiété. Mais l'hiver s'en va, et l'ancienne obscurité, profonde et maussade, a été chassée. Un éclat pur apparaît à nos yeux et le soleil de justice, le Christ, illumine toute chose en projetant ses rayons intelligibles; et il nous fait profiter d'un autre bienfait en ne nous laissant plus nous refroidir jusqu'au péché, mais en nous faisant plutôt bouillir en esprit comme le dit Paul l'inspiré lui-même.

De fait, nous étions comme des troncs atteints de stérilité et privés même de floraison, et nous avons refléuri pour la vie. Comme des plaines abondantes, recouvertes d'une verdure variée, nous avons été enrichis des proclamations évangéliques des saints apôtres, des écrits qui sont les images en ombres et en figures de la vérité, je veux dire les textes de Moïse, des adresses des saints prophètes qui concernaient d'avance le Christ : par tout cela nous sommes bien guidés vers la compréhension du mystère. Que l'abeille intelligente et très industrieuse tourne à nos yeux au-dessus de cette terre généreuse et abondante, autrement dit, que l'âme sage et laborieuse quête en quelque sorte ce qui subviendra à ses besoins, je veux dire ce qui lui permettra de récolter en elle-même, comme un miel sucré, la connaissance de Dieu sans mensonge et sans reproche. Que viennent dans ce bon et gras pâturage, selon l'expression du prophète, les troupeaux des bêtes douées de raison; que les agneaux avec leurs mères, c'est-à-dire ceux qui sont encore tout petits dans le désir de la vertu et de la force spirituelle, avec ceux qui sont plus affermis dans leur conduite, que les uns et les autres, nourrissant leur intelligence propre, essaient de s'élever à l'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. Je dirais qu'ils s'épanouissent comme les lis dans les jardins, car ils ont refléuri dans les Églises et ne le cèdent en rien aux fleurs pour le parfum, eux qui ont en eux la splendeur de la foi et fleurent bon la gloire du Christ. Et le temps de la taille est là. On pourrait bien voir sans grand effort, dans ce que je viens de dire, les hauts faits du Christ. Il n'y aura pas besoin, je pense, d'autre témoin là-dessus : il suffit, celui qui dit lui-même à l'Église des nations : «Lève-toi, viens, mon amie, ma belle colombe car voici que l'hiver est parti, la pluie s'en est allée elle s'est éloignée, les fleurs ont apparu sur la terre, le temps de la taille est arrivé.»

Donc, Dieu a dit qu'il fallait faire la Pâque au premier mois. Mais c'était pendant la deuxième année de l'exode des fils d'Israël. Et pourquoi n'ont-ils pas fixé dès le commencement les lois qui concernent les assemblées solennelles ? Il fallait bien introduire une sorte de trêve et de délai, et décider d'un temps d'attente, s'agissant de choses aussi vénérables ! Qu'en est-il de

l'économie, quel est le but vers lequel regarde le législateur : ne vaut-il pas la peine de l'examiner ?

4. Il fallait bien que le mystère du Christ ait de temps à autre une place grâce à la Loi qui l'insérait d'avance. Car il était nécessaire que les figures apparaissent avant la vérité, et que l'on voie les exercices avant les combats qu'ils préparent. Un soldat est bien jugé s'il s'exerce aux manoeuvres avant les efforts du combat. Et celui qui pratique l'art de la palestre ne saurait s'illustrer s'il n'a pas pris l'habitude d'en supporter les souffrances. Et pour nous-mêmes, le commencement et comme la porte des exercices qui mènent à la sagesse et à l'intelligence, n'est-ce pas l'apprentissage des principes élémentaires ? Mais je pense que ce raisonnement est clair et sans détour.

Paul l'inspiré nous aidera aussi à le comprendre, sous la forme d'exemples : il dit que c'est le lait qui convient le mieux à ceux qui sont encore tout petits, et qu'il faut ajouter pour les plus parfaits des nourritures plus abondantes. Il fallait donc prescrire du lait avant la nourriture plus solide, pour les anciens qui ne s'étaient pas encore élevés jusqu'à l'homme parfait dans la plénitude du Christ, et dont la pensée était plutôt celle de tout petits. Il fallait établir dans l'intelligence et le coeur les principes élémentaires avant les enseignements parfaits, et faire admettre aux esprits la vie dans la Loi avant la vie dans le Christ. Car la Loi était pédagogue : au moyen d'énigmes, elle nous apportait une intelligence meilleure et plus haute. Un délai était nécessaire pour notre profit. avant les prescriptions évangéliques; c'est assez subtilement suggéré par ceci : ce n'est pas la première année, mais la deuxième, que Dieu a prescrit que soit faite la Pâque.

Voici une considération qui aidera, je crois, mon raisonnement. Le Dieu de l'univers a prescrit à Moïse l'inspiré de fabriquer et de consacrer cette ancienne tente, préparée non pas comme il le voudrait lui-même, mais comme il en recevrait de Dieu la prescription : «Vois, dit-il, tu la feras selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne.» Et comme il accomplissait immédiatement l'oracle divin, et quel ouvrage fabriqué était dans sa parure la plus achevée, Dieu lui disait de nouveau : «Au premier jour du premier mois, à la néoménie du mois, tu m'installeras la tente.» Et l'Écriture sainte ajoutait : «Et voici qu'au premier mois de la deuxième année de la sortie d'Égypte, à la néoménie, la tente a été installée » Entends-tu comme il a planté la tente la deuxième année, à la néoménie du premier mois ? Car c'est alors, oui, c'est alors que l'agneau était égorgé, signifiant en lui-même le sacrifice vraiment saint et irréprochable, le Christ, qui s'est offert lui-même à Dieu le Père en parfum de bonne odeur, transformant notre condition pour une ère nouvelle. C'est la néoménie qui peut être considérée comme la figure très claire de l'ère nouvelle. Car ce qui est dans le Christ est une création nouvelle, et les choses anciennes s'en sont allées, selon les Écritures.

Donc, Moïse l'inspiré dresse la tente sainte au premier mois et au premier jour du mois, c'est-à-dire à la néoménie. Mais cette figure dessine de l'extérieur la manifestation de la tente réelle, plus vraie et sainte, l'Église, que le Sauveur lui-même a plantée pour nous, une fois passés ces temps anciens où dominait la mort, où le péché avait fait vieillir les habitants de la terre, et où l'inventeur de l'iniquité menaçait des emparer par la force de tout ce qui était sous le ciel en disant : «Je saisirai la terre habitée comme un nid dans ma main, je la prendrai comme des oeufs abandonnés, et il n'y a personne qui m'échappera ou pourrait s'opposer à moi.» Mais ses paroles étaient pure vantardise, et ses prétentions ~sur nous relevaient de la fanfaronnade. Déçu dans son espoir, il était réfuté par les faits. Car nous avons été sauvés dans le Christ, comme je viens de le dire, maintenant que s'est manifestée pour nous la sainte tente aux temps qui convenaient, temps où nous sommes transformés pour une vie nouvelle en rejetant le vieil homme avec ses passions et ses désirs.

La manière même dont cette ancienne tente a été préparée montrerait fort bien que les prescriptions données par le Christ étaient utilement devancées par le temps de la Loi après lequel il était logique qu'on en voie un meilleur et plus saint, possédant une familiarité plus parfaite avec Dieu. Donc que Paul, qui connaît la Loi et qui a reçu une instruction soignée, comme il le dit lui-même, nous dessine la figure de l'ancienne tente par ces mots : «Une première tente avait été faite, où se trouvaient la lampe, la table et les pains de proposition : on l'appelle Saint. Après le deuxième voile se trouvait la tente appelée Saint des saints, avec l'encensoir d'or et l'arche entièrement recouverte d'or où se trouvait la cruche d'or contenant la manne, la baguette d'Aaron qui avait fleuri, et les tables de l'alliance.» Tu vois qu'avant la deuxième tente, qui était la plus intérieure, il y en avait une dans les premiers accès, là où le peuple saint avait coutume de faire les entrées en énigme et d'accomplir les figures du culte selon la Loi. Mais il y avait une deuxième tente, plus sainte que la première, c'est pourquoi elle était appelée Saint des saints.

Quelle est donc la raison pour laquelle la première se trouve avant la deuxième, et un accès plus extérieur a été placé comme une annonce du plus intérieur ? C'est encore le très sage Paul qui va nous l'expliquer. Il a dit ceci : «Cela étant ainsi disposé les prêtres qui accomplissent le culte entrent sans cesse dans la première tente; mais dans la deuxième, seul le grand prêtre y entre une seule fois dans l'année, non sans verser du sang qu'il offre pour lui et pour les manquements du peuple. L'Esprit saint montre par là que la route qui mène aux choses saintes n'avait pas encore été manifestée, tant qu'il y avait encore la première tente en place.» Car la première tente : je le disais, est accessible au grand nombre; mais la deuxième, la plus intérieure, le Saint des saints, est inaccessible. Seul en effet y entrait, une seule fois dans l'année, celui qui présidait aux ordres sacrés, non sans verser du sang, comme il est écrit. Car Jésus «est entré dans le Saint des saints» en éclaireur pour nous, «ayant obtenu une délivrance éternelle,» non sans verser du sang, selon les Écritures. Car il a été sacrifié pour nous, comme une victime irréprochable, en parfum de bonne odeur pour Dieu le Père. C'est donc utilement que ceux qui sacrifiaient alors se tenaient dans la première tente, puisque la Loi ne permettait pas d'accéder au Saint des saints. Car, dit-il, «la route qui mène aux choses saintes n'avait pas encore été manifestée tant qu'il y avait encore la première tente en place.»

Je pense que ce qui vient d'être dit suffit à montrer clairement quel est le temps où l'on peut faire la Pâque à bon droit. A qui il revient de la manger et comment l'accomplir disons-le à partir des saintes Ecritures.

5. Le grand Moïse, en rassemblant les oracles à ce sujet, nous a dit que pour manger l'agneau saint et sans tache, il faudrait utiliser des pains non levés et des herbes amères, et partager les viandes en se tenant de la façon suivante : «Que vos reins, dit-il, soient ceints, vos sandales à vos pieds et votre bâton dans vos mains; mangez-là en hâte. C'est la Pâque du Seigneur.» Mais que signifie donc l'attitude de ces convives ? dira-t-on parfois, à juste titre. Car la Loi ne parlait nullement en vain, et il faut absolument admirer chacune de ses prescriptions. Ne serait-il pas parfaitement ridicule et insensé qu'en voulant penser droitement, nous écartions résolument comme laide toute parole ou tout choix d'action vaine et choquante, tandis que la nature qui est au-dessus de tout, qui transforme par la Loi notre condition en un meilleur état, considérerait comme nécessaire ce qui n'est d'aucune utilité, et risquerait une parole vaine et sans valeur ? Fi de cette sottise : nous ne penserons pas qu'il en soit ainsi, tant s'en faut.

Quelle est donc la raison pour laquelle ceux qui mangent l'agneau doivent avoir les reins ceints, les pieds chaussés, et prendre un bâton ? La figure n'est-elle pas évidente, ne crie-t-elle pas pour ainsi dire le mode de l'économie ? Car ceux qui accomplissent en vérité la très sainte fête et qui ont été appelés à participer à la bénédiction du Christ, estimeront vaines les dispersions de cette vie; et, rejetant le choix de vivre selon la chair, n'ont désormais que les pensées d'en haut, se hâtent vers la cité d'en haut, et se transportent en quelque sorte dans une autre vie, digne des saints bien sûr et débarrassée de ce qui est terrestre. C'est pour cela que la Loi prescrit clairement à ceux qui mangent une tenue de voyage, en tant qu'ils ne sont pas encore partis vers un état meilleur et plus élevé; car, comme je viens de le dire, je déclare qu'ils doivent se distinguer par un tel but, ceux qui célèbrent la fête de manière pure, et qui ont été appelés à l'unité avec Dieu dans le Christ. Car c'est de lui que nous tenons cet accès, «et il est lui-même notre paix,» selon les Écritures.

La nonchalance en cette matière n'est pas sans dommage, ni la chute dans la paresse sans châtement; c'est ce que pourrait montrer le législateur quand il dit au sujet de la sainte Pâque : «Mangez-la en hâte. C'est la Pâque du Seigneur.» Il convient qu'ils se montrent supérieurs à l'hésitation et n'admettent pas de retard, ceux qui mènent droitement une vie agréable à Dieu et estimable. Il faut saisir les occasions et ne pas laisser filer le temps qui convient aux travaux. Par exemple, ceux qui veulent naviguer sur la mer, ce n'est pas sans dommage qu'ils négligent les souffles du vent; quant aux cultivateurs, lorsque c'est le moment des efforts, ils ont tort s'ils restent chez eux; et bien je dis que de la même manière, pour ceux qui se soucient du plus grand bien, le retard est sans gloire et leur attire nécessairement le blâme, ou plutôt toutes sortes de dommages, et on voit qu'il leur fait commettre des fautes par hésitation et par nonchalance. Que soit donc chassé le retard, et arrachées bien loin les erreurs de l'hésitation, car elles ne sauraient convenir en aucune manière à ceux qui ont été appelés par la foi au devoir de participer à la bénédiction du Christ.

Qu'ils mangent plutôt des pains non levés, avec des herbes amères dessus : c'est ce que dit l'Écriture sainte. Quelle est l'énigme profonde et indicible qui se trouve dans les prescriptions de la Loi, essayons de le dire autant que possible. L'Écriture inspirée a coutume de comparer à du levain les différents modes de malice. Elle prend les herbes amères comme esquisse et exemple de ce qui est fait pour déplaire : être persécuté, être tenté, et parfois, se livrer à des

efforts à cause du Christ. De telles choses rendent l'intelligence comme amère, et la maltraitent en lui infligeant des afflictions insupportables. Donc, dit l'Écriture, quand on commence à participer au Christ, qu'on ne laisse pas la vertu sans pratique, qu'on s'éloigne de tout ce qui peut souiller, et qu'on se montre endurant. Je dis en effet que ceux qui ont bien accompli la Pâque sainte doivent faire leur parure des discours sur la divinité sans mélange et y trouver leurs délices. Car les corps aiment les nourritures qui leur conviennent, mais l'intelligence, je pense, devrait avoir pour nourriture la parole divine et un exposé droit et irréprochable des saintes doctrines, libre du sophisme des pensées recherchées, de la ruse et du mensonge. Une telle nourriture est pure et sans levain.

Souvent en effet les gens tournent presque en dérision la droiture des enseignements divins, ils se jouent des discours de la vérité et s'efforcent avec impiété d'y ajouter des pensées misérables en fabriquant des fables, les malheureux, avec les trouvailles de l'erreur du monde; et ils gâtent ainsi l'intelligence des simples. Eh bien ! que le Christ crie à ses disciples : «Gardez-vous du levain des pharisiens et des scribes !» Car les contes de bonne femme que produit leur sottise ne sont pas loin des inventions juives. Nous nous garderons donc de cette nourriture, et nous nous mettrons dans l'esprit les purs discours venus des saints prophètes, les commandements donnés par l'intermédiaire de Moïse en transposant les énigmes dans leur sens véritable, et avant toute chose, l'enseignement salutaire des évangiles, les écrits des apôtres, non pas en faisant violence au sens des textes, comme certains en ont l'habitude, pour y trouver des pensées laides, ni en les tirant hors de l'exactitude avec impiété, mais en nous élançant nous-mêmes de tout coeur vers le but que visent ces enseignements. Accoutumons-nous par là à la patience, en ne refusant pas de nous frotter à des labeurs pénibles, parce que nous avons choisi une vie droite et que nous suivons les prescriptions.

Car la vertu, c'est une chose reconnue, n'est pas accessible à n'importe qui simplement; son accès est malaisé et escarpé. On ne saurait l'atteindre par l'amour des plaisirs ou le relâchement, ni si l'on est prisonnier et entravé d'une manière ou d'une autre par les passions de la chair, ni non plus si l'on incline vers plus de honte, ayant lâché toutes les écoute, ballotté pour ainsi dire toutes voiles dehors sans pouvoir se retenir; on l'atteint en se distinguant par le jeûne, en étant plein de hardiesse pour le bien, en aimant la décence, en grandissant dans le respect des convenances; enfin, en méprisant l'effort quand il s'agit de progresser, et en achetant l'estime au moyen des peines qu'il faut prendre pour cela. Car il serait impossible d'accomplir un seul acte admirable sans y mettre de zèle et sans choisir l'endurance indispensable.

6. La Loi nous représente donc, avec le levain et les herbes amères, comme une figure des activités nécessaires. Si nous refusons d'en faire l'essai et nous écartons du chemin divin en fuyant la vie la plus convenable aux saints, nous nous nuirons grandement à nous-mêmes. Car si celui qui guide et accomplit notre vie, Jésus, a été accompli par les souffrances, selon ce qui est écrit, ne mènerons-nous pas une vie sans gloire et dérisoire si nous refusons d'avoir un sort égal et méprisons les moyens d'obtenir l'estime ? Nous entendrons immédiatement le Christ proclamer ces paroles : «Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.» Il nous faut donc suivre les traces du Christ, qui s'est livré pour nous. Et pour quel motif ?

Depuis longtemps le genre humain était aux mains de l'inventeur du péché; toutes les manières de comploter lui étant bonnes pour servir sa malveillance, il a trompé les habitants de la terre et, dans son obsession d'acquérir la gloire de la divinité, il a prescrit qu'on lui construise des autels et des sanctuaires, et il ordonnait qu'on l'honore de sacrifices de boeufs et d'encense. Et comme il amenait à ce qu'il voulait ceux qu'il avait trompés, il persuadait les uns de vénérer le soleil, les autres la lune et les astres. Mais il se chargeait d'un crime encore plus honteux en faisant consacrer des formes de bêtes sans raison, ce qui, à mon avis, faisait injure à la dignité divine; et il osait transposer jusque sur les êtres les plus vulgaires la gloire de la substance qui est au-dessus de toutes les autres, trouvant bon dans sa malveillance de lui assimiler ce dont on ne saurait parler. Car cette bête sauvage est toujours terrible et d'une audace sans limites. Ayant donc égaré l'homme loin de la véritable connaissance de Dieu, l'ayant persuadé de ne pas avoir part aux meilleures résolutions et aux réflexions droites, et l'ayant amené sous son joug par la ruse, il lui faisait aimer sans retard toutes sortes de vices et, l'ayant totalement détourné des chemins et des effets de la vertu, il le rendait repoussant et détestable pour Dieu. Comme nous étions désormais arrivés à ce point de misère, le Créateur de toutes choses avait alors pitié de nous, il opposait aux méfaits du diable des hommes capables de sauver : il appelait par la voix de Moïse l'ancien Israël comme part choisie pour sa divinité, il le transformait notamment par les lois les meilleures pour l'amener à la décence, et le rendait zélé. Mais l'autre n'en continuait pas moins à circonvenir le coeur des plus simples en le disposant à des conduites honteuses et à des

résolutions impies. Des médecins apparaissaient de temps en temps selon l'économie, ils savaient débarrasser des maladies de l'âme. Mais ils étaient pris à mépriser même les saints prophètes de toutes sortes de manières. Donc, à cause de notre état misérable, Dieu le Père nous envoya de toute nécessité son Fils lui-même, pour amener notre condition à un état incomparablement supérieur à jadis et pour sauver les habitants de la terre, une fois supprimé bien sûr le péché, anéantie avec sa propre racine la mort qui avait poussé à cause de lui, et détruite en outre la tyrannie même du diable. Des hauts faits aussi illustres et éclatants ne convenaient à aucun des êtres créés, mais seulement à la nature qui dépasse tout, bien couronnée des puissances et de l'excellence d'en haut.

Le Verbe Fils unique de Dieu est donc devenu homme, lui par qui toutes choses ont été amenées à l'être et sont sauvées une fois faites. Quel est le mode de l'économie, de l'union du Verbe avec le charnel venu de la terre, il n'est pas sans dommage de trop s'en occuper, car ce qui dépasse l'intelligence et la raison est toujours au-dessus de l'examen et ne saurait être soumis à investigation. Devenu comme nous, à part la seule capacité de pécher, il montrait avec clarté et évidence qu'il était Dieu par nature, grâce aux merveilles qu'il accomplissait en surabondance. Car il ordonnait à des morts qui déjà sentaient et s'étaient corrompus de revenir de leurs tombeaux à la vie, à des aveugles de naissance il donnait de voir, il enlevait des maladies graves, on admirait ses reproches à la mer et aux vents, et le discours serait long si on voulait exposer clairement chacun de ces points.

Mais, tandis que les fils d'Israël auraient dû l'admirer pour cela et, convaincus par ces signes divins, s'écrier alors : Vraiment tu es le Fils de Dieu,» ils étaient pris à le mépriser de différentes manières, et pour finir l'ont crucifié. Car le Christ s'abaissait jusque là à cause de l'économie, afin que venu avec nous parmi les morts, et ayant prêché aux esprits des enfers, il ressuscitât le troisième jour après avoir réduit à rien le pouvoir triste et amer de la mort et déterré la corruption en l'arrachant avec sa propre racine, pour rendre ainsi désormais le ciel même accessible aux habitants de la terre. Car il est monté pour nous auprès du Père en précurseur, et il viendra aux temps voulus avec les saints anges dans la gloire de celui qui l'a engendré, pour rendre à chacun selon son oeuvre.

Nous donc qui devons être jugés, gardons la foi, conduisons-nous selon la Loi, vivons droitement, jetant le discrédit sur les voies du mal et pratiquant toutes sortes de vertus : l'amour fraternel, l'amour des pauvres; prenons soin des orphelins, visitons les veuves, ayons pitié des larmes de ceux qui sont faibles, visitons les prisonniers et pratiquons la pureté du corps. Car c'est ainsi, en jeûnant ainsi, que nous accomplirons avec pureté la fête sainte et toute pure, en commençant le saint Carême au seize du mois de phamenoth, la semaine de la Pâque salutaire au vingt et un du mois de pharmouthi, en cessant les jeûnes le vingt-six du même mois de pharmouthi, en fin de soirée, selon la proclamation évangélique, et en célébrant la fête le matin du dimanche qui suit, le vingt-sept du même mois, enchaînant ensuite les sept semaines de la sainte Pentecôte. Car c'est ainsi, oui, c'est ainsi que nous retrouverons les délices des paroles divines, dans le Christ Jésus notre Seigneur, par qui et avec qui gloire et puissance soient au Père avec le saint Esprit. Amen.